
JAPON

Le téléphone qui parlait aux morts





◀ Le « téléphone du vent » attire de plus en plus de personnes, qui viennent parfois de très loin, pour converser avec leurs défunts...

Dans le nord-est du pays, à Otsuchi, village décimé par le tsunami en 2011, un homme a installé une cabine téléphonique reliée à nulle part... sauf peut-être à l'au-delà. Un drôle d'endroit devenu un lieu de pèlerinage pour les endeuillés

De notre envoyée spéciale au Japon, **DOAN BUI**

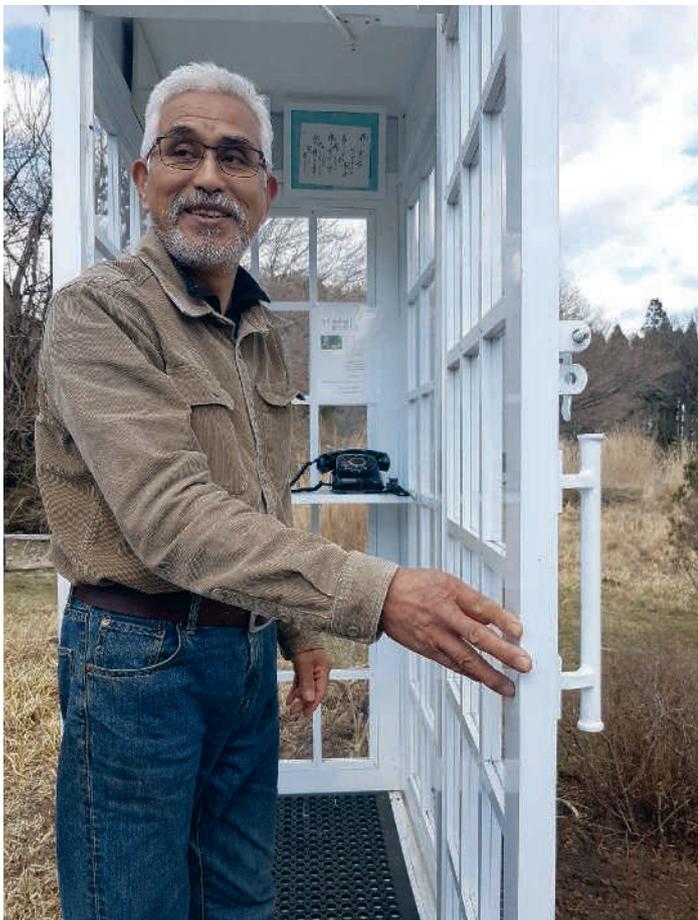
Et soudain, elle m'est apparue. La cabine téléphonique : silhouette incongrue dans un jardin paisible et verdoyant. Sur les branches ondoyantes des cerisiers, les bourgeons étaient prêts à éclore, les pruniers en fleur faisaient des taches de feu, toutes roses, et, en contrebas, se dessinait la ligne bleue de la mer. Cette mer qui en 2011, lors du tsunami, a englouti 20 000 habitants de la région du Tohoku, décimant la moitié du village d'Otsuchi et plongé les survivants dans le gouffre insondable du deuil. Depuis, ils sont venus, par milliers, et parfois de très loin, se recueillir dans cet étrange lieu, pour y déposer leur chagrin quelques instants. On l'appelle le *kaze no denwa* ou le « téléphone du vent ». Les fils du téléphone de la cabine ne sont en effet reliés à rien. Sauf au vide. Ou au vent, qui porte les soupirs des défunts, les murmures des fantômes de nos aimés et de nos disparus.

L'homme du téléphone, c'est lui : Itaru Sasaki, un septuagénaire au sourire sage et doux. Cette cabine, il l'avait construite dans son jardin, juste avant le tsunami, après la mort de son cousin à la suite d'un cancer. « Pour vivre, on a tous besoin de se raconter des histoires, ensemble. Quand un proche meurt, c'est un bout entier de cette histoire qui disparaît. Notre rôle, à nous, les vivants, c'est de continuer la conversation. D'où le téléphone. » Quelques mois après,

le tsunami ravageait le village d'Otsuchi et toute la région. Le meilleur ami de Sasaki y perdait la vie. « On a mis deux mois à retrouver le corps. Il était complètement décomposé, mais par miracle, son agenda était resté lisible, avec les numéros de ses proches. C'est ce qui a permis de l'identifier. C'était le 20 mai. Ce jour-là, je suis allé au téléphone pour lui parler. »

Dans le village, les habitants, le jour de la catastrophe, étaient montés sur la colline, se réfugiant dans son jardin. « J'ai commencé à voir des gens parler au téléphone, le soir. » Comme cette femme qui venait tous les jours, désespérée qu'on ne retrouve pas le corps de sa mère. Et dont on peut lire aujourd'hui les mots, griffonnés dans le « cahier du téléphone » laissé à disposition. « Aujourd'hui, je t'appelle de la "cabine du vent". Cela fait deux mois qu'on ne t'a pas vue. Maman où es-tu ? Je te jure qu'on va te ramener à la maison. » « Maman, est-ce que tu prends soin de toi ? Que fais-tu ? » Ou ce bref. « Alors, maman ? »

Puis est venu, un peu par hasard, un premier journaliste dans le jardin de Sasaki. Lui aussi a été fasciné par la cabine. « Il y a eu un premier article, puis d'autres. J'ai alors vu arriver de plus en plus de gens, venus de plus en plus loin. Il y a même eu des Américains, des proches de victimes du 11-Septembre. » Le « cahier du téléphone » s'est rempli, il a fallu en acheter d'autres : on en est au 10^e tome. Là, il y a des missives ➤



**“PAPA, NOUS
ALLONS BIEN.
NE T’INQUIÈTE PAS
POUR NOUS.
EST-CE QUE TU VAS
BIEN ? POURQUOI
ES-TU MORT ?
POURQUOI TOI ?”**

▲ Les « cahiers du téléphone », remplis de photos, de missives adressées aux défunts en japonais, anglais, bengali, ourdou...

◀ Itaru Sasaki avait construit la cabine dans son jardin très peu de temps avant le tsunami.

► gribouillées. Parfois brèves – les mères, demandant toujours à leurs enfants perdus « est-ce que tu manges bien? » –, parfois très longues.

Et puis aussi, au détour d’une page, des photos, des enfants à la bouille toute ronde, et ça semble insensé que leur sourire n’existe plus que sur le papier. « Cela me fait penser, ces cahiers de douleurs qui existent dans certains temples. Et où les femmes viennent s’épancher, après avoir perdu un bébé », s’émeut Muriel Jolivet (1), sociologue vivant au Japon.

Les cahiers se sont aussi « internationalisés ». Si la majorité des lettres sont écrites en japonais, on trouve aussi de l’anglais, du bengali ou de l’ourdou, depuis que quelques articles sur internet ont évoqué l’existence du « téléphone du vent »... Matthew Komatsu, écrivain, est venu des Etats-Unis, sur les traces de son *obasan* : sa grand-mère est décédée pendant le tsunami. « Elle était dans une maison de retraite, et le personnel, suivant les consignes, avait déplacé les résidents au 2^e étage. Sauf que la vague est

montée jusque-là... Et que la plupart étaient en fauteuil... » Au téléphone, Matthew a composé le 0, pour l’étranger : c’était toujours comme ça qu’on appelait sa famille japonaise, des Etats-Unis. Et il a lu sa lettre à *obasan*. Rédigée en anglais, mais qu’importe, de l’au-delà, il n’y avait plus de barrières de langues.

“MANGE. SOIS VIVANTE. QUELQUE PART. N’IMPORTE OÙ”

Au « téléphone du vent », on écrit, comme à une espèce de poste restante pour l’au-delà, mais on parle surtout. Le *kaze no denwa* a gardé toutes ces conversations secrètes, sauf quelques-unes. Pendant six mois, des journalistes de la chaîne japonaise NHK sont restés postés à Otsuchi, et ont demandé aux visiteurs s’ils acceptaient d’être enregistrés. En est sorti un documentaire bouleversant, avec des extraits de conversations, de dialogues à une voix. On pense à Modiano et cette scène du roman « Rue des Boutiques Obscures », où le narrateur compose des numéros de téléphone

non attribués, et entend des bribes de voix lointaines, grésillantes, « qui se cherchent l’une l’autre, voix d’outre-tombe, voix errantes qui ne pouvaient se répondre les unes aux autres qu’à travers un numéro de téléphone désaffecté ».

Voilà ce vieil homme qui parle à son épouse : « Il fait froid, aujourd’hui, mais tu n’as pas froid là où tu es, je l’espère. Reviens bientôt. Tout le monde t’attend. Je vais construire une maison au même endroit pour nous. Mange. Sois vivante. Quelque part. N’importe où. Je suis si seul. » Ce père dont la voix tremble et semble implorer, tant il voudrait entendre son fils lui répondre. « Cela fait déjà cinq ans depuis la catastrophe. Si cet appel te parvient, écoute-nous. Parfois, je ne sais pas pourquoi je vis. Laisse-moi t’entendre dire “papa”. » Ce jeune garçon, au timbre si juvénile : « Papa, maman, sans vous, la vie n’a aucun sens. Je veux entendre vos réponses mais je n’entends rien. »

Il y a aussi cet adolescent de 15 ans. Il a fait quatre heures de bus pour parvenir à la cabine. Son père, chauffeur de camion, était sur la côte le jour du tsunami. Son corps n’a jamais été retrouvé. « Papa, nous allons bien. Ne t’inquiète pas pour nous. Est-ce que tu vas bien? J’ai une question que je veux te poser. Pourquoi es-tu mort? Pourquoi toi? Où es-tu maintenant? Ils n’ont rien retrouvé de toi. Je voudrais te parler à nouveau. »

Quelques mois après, l’adolescent est revenu avec toute sa famille, sa mère et ses sœurs. La plus petite n’avait jamais réussi à évoquer le drame. Elle rit nerveusement avant de rentrer dans la cabine. Puis quand elle prend le combiné, elle pleure : « Papa, je suis tellement désolée d’avoir dit que tu sentais mauvais, la dernière fois que nous sommes allées au “onsen” [le bain public]. Tu te rappelles, tu m’avais promis de m’acheter un violon. Mais je n’ai jamais eu le violon. A la place, j’ai commencé le tennis,

je suis vraiment nulle, mais j'espère devenir meilleure, encourage-moi. Au revoir. »

LE CHAUFFEUR DE TAXI ET LE FANTÔME

Parler aux morts ? Si les esprits cartésiens occidentaux ricanent à cette idée, dans la culture asiatique, dont je suis issue, où les morts coexistent avec les vivants, cela ne semble pas si étrange. J'ai grandi dans une maison où il y avait un autel des ancêtres – que l'on « nourrissait » à chaque fête –, où l'on faisait fuir les spectres malveillants avec un petit miroir suspendu à la porte : ma mère parlait aussi sans cesse de cette tante qui pratiquait le *len bong*, la transe pour rentrer en contact avec les morts. Je retrouve au Japon ce rapport intime avec les esprits, et cette déférence pour le culte des morts, avec notamment les omniprésentes tablettes mortuaires, appelées ici *ihai*, très précieuses, puisqu'elles représentent le lien aux disparus : on dit d'ailleurs que le jour du tsunami, beaucoup d'habitants ont été piégés chez eux car ils avaient couru récupérer les *ihai*, auxquelles ils tenaient davantage que l'argent ou les bijoux. Il y a aussi les fantômes. Après le tsunami, ils ont été si omniprésents aux côtés des survivants, de cette région sinistrée du Tohoku, qu'un bonze a même écrit un article intitulé « The Ghost Problem », tandis que de nombreux travaux très sérieux de chercheurs, anthropologues et sociologues y étaient consacrés. Mais finalement, après une catastrophe collective ou même un deuil, n'a-t-on pas cette impression troublante d'être à la frontière entre les deux mondes, celui des défunts et celui des vivants ?

Les fantômes du Tohoku nous parlent de notre rapport à la mort et de notre besoin de faire survivre nos aimés. Leurs histoires sont étranges et poétiques à la fois. Cette caserne des pompiers dit avoir reçu de façon persistante des appels de plusieurs maisons, provenant d'un endroit totalement détruit par le tsunami : des bonzes sont allés exorciser les lieux et les appels ont cessé. Cette famille explique quant à elle avoir été visitée par le

fantôme d'une vieille amie, venue prendre le thé : « Nous n'avons pas eu le courage de lui dire qu'elle était morte. » Il y a aussi l'histoire de ce chauffeur de taxi de Sendai, prenant en charge un passager au visage triste qui lui demande de l'emmener à une adresse qui n'existe plus. Au beau milieu du trajet, le chauffeur regarde dans son rétroviseur, l'homme a disparu. Le chauffeur continue cependant jusqu'à la destination finale, pour permettre au passager invisible de regagner sa maison disparue. Richard Lloyd Parry, journaliste britannique basé à Tokyo, a écrit un livre sur les fantômes du tsunami. Il raconte que tous les parents en deuil qu'il a contactés lui proposaient d'aller « rencontrer » les petits. C'était le moment où on l'emmenait à l'autel des ancêtres, là où trônaient les photos de l'enfant mort, ses jouets, ses affaires. Une mère tirait un portrait différent de son enfant chaque année, en simulant sur Photoshop le vieillissement du petit garçon, comme s'il avait continué à grandir auprès d'eux... A l'école élémentaire d'Okawa, seulement quatre professeurs et un enfant ont survécu : soixante-quatorze gamins ont été emportés par la vague, avec dix professeurs. Les corps sont restés introuvables (beaucoup ont été tellement abîmés par l'eau et la

boue que, les jours d'après, ils se délimitaient dans les mains des sauveteurs, empêchant toute identification). Pendant des mois, les parents d'élèves d'Okawa se sont échangés des contacts de médiums et de chamanes. A la police, on les orientait même parfois vers ces « experts », thérapeutes d'un nouveau genre, pour apaiser les éplorés.

“APPELEZ SANS CESSÉ, ILS RÉPONDONT”

Nous avons fini de lire les cahiers avec Yuta, mon traducteur, pris congé d'Itaru Sasaki, mais avant de partir, je n'ai pas pu résister.

J'avais pensé à cette cabine téléphonique perdue dans le désert du Nevada, à laquelle l'écrivain Jean-Paul Dubois avait consacré un article dans « le Nouvel Observateur », il y a vingt ans. Le numéro avait circulé partout sur la planète, le monde entier le composait, et ça répondait parfois, la cabine était devenue aussi lieu de pèlerinage. La cabine du Nevada a été déconnectée, peu avant que Sasaki installe la sienne, laissant orphelins ses fans. « Appelez, appelez sans cesse, et alors ils répondront », disaient-ils.

Oui, il me fallait moi aussi appeler. Alors je suis rentrée. Cela faisait bien vingt ans que je ne m'étais pas retrouvée dans une cabine téléphonique. J'ai pensé à la génération du smartphone qui ne connaîtrait jamais ça, ce que ça faisait de s'enfermer dans ce truc étrange, inconfortable, une cabine téléphonique, et ces heures à s'épancher, à rire ou à pleurer. J'avais oublié comment faire, alors sur le cahier, j'ai recopié un passage de Modiano : « Je crois qu'on entend encore l'écho [...] de ceux qui ont disparu. Quelque chose continue de vibrer après leur passage, des ondes de plus en plus faibles, mais que l'on capte si l'on est attentif. [...] tous ces échos épars qui flottaient dans l'air se cristallisaient. [...] » J'ai décroché le combiné. J'ai composé un numéro machinalement. Le vieux numéro de la maison, quand j'étais enfant, venu du plus loin de ma mémoire. J'ai fermé les yeux. Et je les ai entendus : mes absents. ■

(1) « Chroniques d'un Japon ordinaire », Elytis, 2019.



▲ « Le Téléphone du vent », documentaire réalisé en 2016 par la chaîne japonaise NHK.